

A close-up photograph of a person's face, focusing on the mouth and chin. The skin is marked with a network of red, vein-like lines. A small, red, circular mark is visible on the upper lip. The person's teeth are visible, and they appear to be wearing a clear lip gloss. The overall tone is soft and intimate.

JOANNE RICHOUX
LA PEAU DES FILLES

ROMAN

ACTES SUD

DE LA MÊME AUTRICE

Jeunesse et “Young Adult”

MARQUISE, Sarbacane, 2017.

LES COLLISIONS, Sarbacane, 2018.

TOFFEE DARLING, Sarbacane, 2019.

DÉSACCORDÉE, Gulf Stream Éditeur, 2019.

PLS, Actes Sud Junior, 2020.

ORAGEUSE, Gulf Stream Éditeur, 2020.

T'AS VRILLÉ, Actes Sud Junior, coll. “D’une seule voix”, 2021.

VIRGILE & BLOOM, Actes Sud Junior, 2021.

Photographie de couverture : © Andrea Koporova

Les paroles de la chanson *Au nom de la rose* en pages 75-76
sont reproduites avec l’aimable autorisation de son auteur.

© 1999 – Moos

Les paroles de la chanson *Mon vieux* en page 221 sont reproduites
avec l’aimable autorisation des Productions Alléluia-Gérard Meys :
Paroles de Michelle Senlis et Daniel Guichard – musique de Jean Ferrat

© 1974 – Productions Alléluia-Gérard Meys

© ACTES SUD, 2022
ISBN 978-2-330-16637-3

JOANNE RICHOUX

La Peau des filles

roman

ACTES SUD

*À ma mère, qui me berçait en chantant
du Teri Moïse.*

Je m'en souviens.

C'est drôlement doux, une fille, on ne s'y fait jamais complètement.

NICOLAS MATHIEU
Leurs enfants après eux.

Je m'allongeais dans le sable, en prenais une poignée dans ma main, le laissais s'enfuir de mes doigts en un jet jaunâtre et doux, je me disais qu'il s'enfuyait comme le temps, que c'était une idée facile et qu'il était agréable d'avoir des idées faciles. C'était l'été.

FRANÇOISE SAGAN
Bonjour tristesse.

— Notre truc, c'est le rock sale.

Sa voix est chaude et granuleuse, son souffle projette des effluves de chewing-gum. Louise acquiesce. Bavardage de jeune homme à la chlorophylle. Elle a raté plusieurs phrases. Comment il s'appelle, déjà ? Louise sollicite ses notes, des bavures de mots qui ne l'aideront pas au moment de rédiger l'article. En dessous, elle a dessiné une caricature d'Elvis.

— J'aimerais revenir sur le nom du groupe. Les Temporary Liquid Lipstick. Qu'est-ce que c'est censé évoquer ?

De l'autre côté de son bureau, les trois garçons sourient. Celui de gauche tapote ses genoux par saccades, celui de droite creuse les marques d'acné dans ses joues. Elvis se répand au centre.

— C'est un délire entre potes. Quand on joue, on a des réactions chez les meufs. Après les concerts, elles gardent jamais leur rouge à lèvres super longtemps.

La bouche d'Elvis s'arrondit. Louise se contente de le fixer, les yeux opaques. Elle regarde tout le monde de cette manière. Le mois dernier, sur le ton de la conversation, Mireille a abordé le sujet de l'anémie. Un problème plus fréquent qu'on ne pense.

Enfant, Louise se voulait journaliste. On lui avait répété que quand elle serait grande, elle exercerait le métier de ses rêves. On avait répété ça à chaque gosse de sa génération. Alors Louise avait foncé, confiante. Bac, licence de socio, concours d'entrée aux écoles, diplôme, obtention d'un poste au *Dauphiné libéré*, le quotidien de la région. Un parcours sans égratignure, attisant les jalousies de ceux pour qui la prédiction du futur idéal n'était qu'une arnaque. Au début, elle avait eu l'impression d'accomplir quelque chose. Vaincre ses adversaires, s'extirper de sa cambrousse. Maintenant, elle sait. Son travail consiste en une procession d'ados dans les locaux du journal. Elle espère que ça ne concerne qu'elle, ce goût de comédie absurde. Que les gens occupent leurs journées avec des tâches qui ont du sens.

Le contraire serait étourdissant.

— Vous avez fait des concerts à Grenoble ?

Elvis hausse les sourcils.

— Carrément. Un à L'Ampérage, trois au Dock.

Louise détache son chignon. Ses ondulations miel lui écrasent les épaules. Une goutte de sueur bourgeoise dans sa nuque, hurle la moiteur de cette après-midi. Ses muscles se raidissent, puis c'est son ventre qui se contracte. Elle supplie le corps de se taire. En vain. Ça se déclenche. Comme tous les jours depuis des semaines et des semaines. Ça démarre par le cœur qui déborde sur les côtes. Ensuite la nausée. Elle part de l'estomac, griffe la trachée et s'avachit dans la bouche, engourdit la langue, glue les lèvres. Louise ne comprend pas, elle a méthodiquement appliqué ses rituels. Sa bouillie de riz-bananes au réveil, des exercices de sophrologie. Elle a massé ses organes et passé de longues minutes immobile,

à guetter les sensations parasites, à s'ausculter. Avant de partir, elle a pris un cachet de Motilium, dilué dans une infusion de verveine. Elle aurait dû ajouter du Spasfon. Elle en a dans son sac. Il existe des milliers de maux de ventre. Les brûlures, capables de se muer en vomissements si elles pénètrent l'œsophage, les pointes sans motif ici et là, les torsades sonores, sadiques, qui exigent de s'allonger, la pesanteur de l'utérus, le ronron irritant au foie, les crispations de l'intestin.

Louise serre les phalanges.

— C'est quoi, vos projets ?

Elvis débite une réponse qu'elle ne capte pas. Il ne remarque rien, louche sur ses seins. Personne ne remarque jamais. Les montées d'angoisse sont internes, silencieuses. Une fois, Louise s'est aperçue dans une vitrine en pleine crise. Elle n'était pas très différente. Vaguement blême.

Elle hisse les paupières vers son ordinateur, 16 h 43.

Un effort, un minuscule effort. Dehors, sous les attaques du soleil, le bitume s'évapore en volutes crasses. Des nuées de baskets, de talons ou de tongs piétinent. Dans dix-sept minutes, Louise s'additionnera à la catastrophe. Cette idée déploie la nausée.

— Une démo prévue ?

— Ouais, c'est en cours.

Elvis mastique son chewing-gum, boule vert amande sur papilles roses, sa tignasse dégage un parfum de citron chimique. La chaleur diffusant, ça enfle dans la pièce. Le garçon de gauche continue à marteler ses genoux en rythme. Celui de droite renifle, distrait.

— OK, j'ai ce qu'il me faut. On va arrêter là.

Elvis la dévisage.

— Et la photo ? Pour l'article ?

— Celles de votre page Facebook sont cools.

Il hésite, elle abrège.

— Merci.

Les Temporary Liquid Lipstick quittent le bureau ; Louise permet à sa tête de couler vers le bas. Enfin, elle est seule, dérobée à l'autre. La nausée l'accompagne encore cinq minutes, vrombit. Un gros insecte abruti de soleil.

Louise défait deux boutons de sa chemise. Coton mauve, coupe cintrée. Elle l'a dénichée au rayon homme. C'est son plaisir lorsqu'elle achète des vêtements, promener sa féminité chez les mecs, épier leur trouble si elle caresse le tissu. Elle ôte les pieds de ses escarpins, glisse une main sous la couture de son slim. Le jean amincit ses hanches sans aplatir le reste. Tant mieux. Sa stature est à l'exact opposé des critères de beauté actuels. Cul en tranches, taille peu marquée, épaules larges. En prime, elle est petite : 1,62 mètre sur ses papiers, 1,65 mètre à l'oral. Ses cuisses sont en forme de lianes, ça compense. Elle égare les yeux sur son bureau, sur le torrent de post-it multicolores qui aboie ses obligations, ses engagements. Et ce foutu mug jaune moutarde, transformé en pot à crayons. Elle le hait. Elle le hait parce qu'on le lui a offert. Les cadeaux lui plantent des bris de verre dans la gorge. Si elle avait pu choisir elle-même son mug-pot-à-crayons, elle n'aurait probablement pas opté pour la couleur jaune moutarde.

— Qu'est-ce qu'il y a eu ? Les trois gamins, tu les as virés ?

Mireille frappe le linoléum du talon, bras croisés.

Les détails désagréables surgissent les premiers. L'endroit où son pantalon en lycra lui scinde le sexe, les copeaux de gloss sur ses lèvres gercées, la démarcation du fond de teint au niveau du collier de perles, certaines tachées de jus beige. L'odeur de Mireille s'enfonce entre les murs. Fatras de déodorant, de crème hydratante et de café. Surtout de café. En vérité, la moindre particule de Mireille sent le café : son haleine, ses mains, son urine.

— Désolée, un coup de chaud. Mais j'ai de la matière, l'article sera prêt.

— Louise... Je t'apprécie. Malheureusement, ça devient un souci, ton stress. Tu manques des jours de plus en plus souvent... Tu préviens *in extremis*... On est nombreux à te trouver fébrile, ces temps-ci.

Louise se redresse dans son fauteuil.

Ce mot, "fébrile", lui donne envie de la traiter de salope. Mireille doit ignorer ce que c'est : être si retranchée en soi que la respiration devient un défi, se délayer dans le sol dès qu'on se sent présent. Oui, elle doit ignorer que Louise est en train de crever.

— Pose tes congés ? insiste Mireille. Trois ou quatre semaines de césure, ça te ferait du bien.

Le cœur de Louise palpite, cette vibration s'enroule autour de son front.

— T'as raison, je me casse. Indéfiniment.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Démerdez-vous sans moi.

Elle se soulève, plisse le nez en contournant Mireille. Les relents de café s'imposent malgré tout. Louise descend l'escalier, dépasse la réception, pousse la porte et atteint la rue. La succession est machinale, elle ne réalise pas d'emblée qu'elle évolue au milieu de la foule.

Élastiques, ses genoux le lui signalent.

Sur le trottoir, un gitan grassouillet joue *Mon amant de Saint-Jean*. Le vernis de son accordéon est abîmé. Dans son sillage, une bande de jeunes expulsent des glaviots en quinconce. Une grosse s'évente, rouge et onctueuse. Les autres se bousculent, s'emmêlent jusqu'à créer un magma informe. Louise doit se calmer, rentrer à la maison, ne pas se laisser engloutir. Elle voudrait sangloter. À cause de la terreur. À cause de l'accordéon qui l'émeut.

Une giclée de soleil la désoriente, elle accélère.

À pied elle met quinze minutes, quatre en tram.

Putain, le tram. S'asseoir parmi une centaine d'individus avec rien à penser qu'être piégée dans cette atmosphère de mauvaise haleine, de toux, de pets, de bâillements et de soupirs. Feindre de ne pas se voir tandis que les corps, eux, se percutent à chaque virage. Non, c'est au-delà de ses forces. Donc Louise slalome entre les piétons, les cils cousus au goudron. En territoire hostile dès qu'elle s'arrache à son appartement. Une voix lui murmure que ça va, que c'est son fief autant que le leur. L'angoisse s'en tape et la foule épaissit, dépareillée, incohérente, ça macère dans du jus de ville où éclatent perpétuellement travaux, altercations, accidents.

Pile ce qu'on désire en s'extirpant de sa cambrousse.

Un taxi lui coupe la route, klaxonne. À l'intérieur, une silhouette tranquille et normale. Tranquille, normale. Elle y arrivait, avant. Avant "trouble anxieux généralisé avec agoraphobie". Louise a consulté sur le tard. Elle aime se débrouiller, s'attribuer ses guérisons. Une question d'opiniâtreté. Or dans le creux du printemps, elle a perdu connaissance en voiture.

Elle revenait de son jogging sur les berges de l'Isère. L'air était sucré, les arbres pompeux de fleurs. Louise avait adopté une bonne cadence, elle respirait, souriait aux badauds qu'elle croisait, admirait l'onde gris perle en contrebas, ses ridicules courbes.

Alors, elle l'avait deviné.

Le micro-ondes largué là. Un cube de métal blanc à moitié plongé dans la boue, léché d'eau et de touffes d'herbes, sa prise lovée sur une extrémité tel un membre pourri.

Cette carcasse avait provoqué un malaise.

Besoin de s'enfuir. En bagnole. Loin.

Beaucoup d'idées s'étaient punaisées à son cerveau. D'abord, le chiffre. Presque huit milliards. Presque huit milliards d'humains entassés sur un caillou à l'agonie. Il ne s'agissait que d'un poncif noir, dramatique, un peu bouffon. Mais presque huit milliards à jouer la comédie et à ingurgiter de la nourriture micro-ondée. Louise s'était souvenue de deux choses, coup sur coup. Cet extrait d'un roman de Dan Fante : "Mon problème, c'étaient les gens. Et il y en avait partout." Une phrase de sa mère : "Les autres, ils font ce qu'ils peuvent, il faut les aimer." OK maman, n'empêche, qui a jeté son micro-ondes sur les berges ?

À cet instant, elle avait déraillé. Juste le temps d'emboutir le véhicule de devant. Le lendemain, elle avait pris contact avec un psychologue. Louise avait raconté ce qu'elle jugeait pertinent, son enfance en banlieue parisienne, le déménagement dans les Hautes-Alpes la veille de ses onze ans, qui avait certainement bousillé sa structure identitaire.

Le psy ne s'était pas montré subjugué. Peu original. Ça l'avait humiliée.

“Trouble anxieux généralisé avec agoraphobie.”

Diagnostic clair, immédiat, aiguillant vers une thérapie comportementale. Louise inspirait, gonflait le ventre et expirait en observant des images de files d’attente. Ils finissaient par une séance de méditation. Elle sondait les lunettes du type, cherchant des symboles sur le verre, dans le gras des empreintes digitales. Parfois, elle l’imaginait en train de se masturber.

“Au collège, j’ai découvert Hunter S. Thompson. Ça m’a fait un choc. Un des fondamentaux, ceux qui façonnent. Je voulais écrire, moi aussi, que ça compte. Je voulais être cette meuf qui se lève tôt, qui voyage, qui porte des fringues trop moulantes. Je voulais que mon corps m’obéisse. À la place, j’ai trente ans et je ne peux pas traverser la rue.”

Oui, c’était classique des troubles anxieux, selon le psy.

Louise lisse sa chemise. Encore la fontaine aux punks à chien, la librairie qui fait l’angle, un signe de la main à la dame de la boutique bio. Puis elle ralliera son sanctuaire.

— Mademoiselle, est-ce que vous auriez une minute ? On est une association qui...

Comment a-t-elle pu le louper ? Les gens qui sont une association portent des gilets fluos. Ses jambes fléchissent. Danger. Ne reste qu’une solution. Ses escarpins cognent l’asphalte. Tous la surveillent, multiples, ils la toisent et se moquent d’elle, elle va vomir, trop chaud, elle va tomber, mademoiselle, s’évanouir, bordel, courir, vite. Louise referme la lourde porte de l’immeuble, s’écroule contre la pierre. La tête dans les mains, les coudes sur les

cuisse, les pieds sous les fesses. Recroquevillée au plus profond d'elle-même.

*

— Allô ?

— Rose, ça va ?

— La déco de ma chambre d'ado, c'est l'horreur. J'étais vraiment fan de Johnny Depp.

— Tu t'es fait tatouer sa tronche.

— C'était il y a dix ans. D'ailleurs il est bleu, maintenant. Le tatouage. Je le mate, là. Bleu canard. Tu crois que je devrais le retoucher ?

— J'ai un truc à te dire.

— Je crois que je vais le retoucher.

— Rose, j'ai plus ou moins démissionné. Je sais pas, c'est un genre d'abandon de poste.

— Oh... Tu veux qu'on aille au Lys Noir ? Voir Jenna ?

— Ouais.

— Je te rejoins chez toi, 20 heures ? On file là-bas après une bouteille de blanc ?

— Oui, comme d'habitude.

— On ira en marchant, je suppose. Ou on tente le tram ? Parce qu'il fait hyper chaud. Il y a la clim dans les trams.

— Comme d'hab, Rose.

— OK, t'énerve pas.

Louise jette son portable sur ses vêtements, à côté de la baignoire. Sa chemise mauve ne forme plus qu'un tas flétri, on dirait une verge au repos. Louise repense à Elvis. Son prénom est sûrement indiqué sur la page Facebook du groupe. Elle pourrait appeler sa mère. Isabelle la conseillerait, lui affirmerait

que rien n'est éternel, même pas tes tourments, ma brioche, ou une autre sentence de *fortune cookie* chinois. Ça l'agacerait. Par principe et parce qu'au fond, ce serait affreusement bon d'y croire. Du bout des ongles, elle explose une bulle de savon.

À l'étage du dessous, le chant d'une perceuse ébranle les cloisons.

Louise retient son souffle et s'immerge sous l'eau.

Sourde, lamentable.

Elle hurle à pleins poumons.

Black Rebel Motorcycle Club, *Circus Bazooko*

Rose bat des cils, Louise a raccroché.

Pas sa faute, elle est angoissée. Rose connaît Louise depuis presque vingt ans. C'est une fille bulle de champagne, qui affleure toujours à la surface. Inutile de s'inquiéter. Elle pose son téléphone sur le drap, flatte le tissu dans le prolongement du geste. Son lit de princesse. Montant sculpté, taies d'oreillers en soie, brume de linge aux agrumes. Ne manque que le prince – elle croyait l'avoir élu six ans plus tôt, dommage. Rose s'ébroue. Ses cheveux se meuvent autour d'elle, puis les mèches noires chutent. Certaines lui chatouillent la taille, d'autres, très longues, se plient contre ses cuisses, fouettent Johnny Depp au passage. Johnny Depp en Chapelier Fou, bleu canard. À la lisière de son tatouage chatoient des cicatrices. Celles qui vont par deux, comme les lames de rasoir. Les rayures aux ciseaux, furieuses et couleur lune. Enfin les virgules roses, récentes, pas complètement guéries. Rose tire sur sa robe, pose une main entre ses seins. Son collier vient dans sa paume. C'est une chaînette d'or blanc au bout de laquelle éclôt une sphère en résine qui renferme du myosotis séché. Rose adore ce bijou.

Elle promène son regard sur les murs de sa chambre. Johnny Depp partage le papier peint avec Leonardo DiCaprio – en Roméo, en Rimbaud, en Jack Dawson. Trois rôles avant Scorsese, avant que l'âge ne durcisse ses traits. Ça rassure Rose. Johnny Depp et Leonardo DiCaprio vieillissent. Un jour, ils mourront. Un jour, ils se décomposeront, asticots et putridités.

Elle se lève, souple, se dirige vers le miroir.

Son attention s'agrafe à l'asymétrie : sa lèvre supérieure est plus pulpeuse que l'autre. À cause de cette bouche explorée, on l'a toujours considérée en oisillon. On lui parle d'une voix douceâtre, on tend les mains vers elle, on s'attend à ce qu'elle trébuche.

Le poster de *Titanic* frissonne à l'instant où le coin gauche se détache.

Rose s'étonne de sursauter. La chaleur doit ramollir la Patafix, voilà. À la sortie du film, en 1998, elle avait vécu sa première expérience mystique. Ce prénom qu'elle portait, c'était un miracle. Subitement, elle avait eu l'intuition que toutes les choses du monde lui étaient destinées. Chaque chanson, chaque sourire, chaque poème. Ses copines de CE1 avaient dû le sentir aussi, en prendre ombrage. Elles l'avaient rebaptisée *la bourge* jusqu'au lycée.

— Rose ?

Ça émane du rez-de-chaussée.

— Rose, tu m'entends ? Je vais au vernissage, je rentrerai tard.

Et ivre. Langueur méchante.

— D'accord, maman.

— Ah, t'es là ? T'aurais pu répondre. Tu mangeras ?

— Promis.

— Bon, je m'en vais.

La porte avale Chantal dans un gémissement de gonds, puis le moteur de la Bentley râle. Le père de Rose est en déplacement, il rentre lundi. Ou mardi. La maison est vide.

Sur la pointe des pieds, Rose ose descendre.

Un soleil électrique se reflète sur le carrelage, inonde la cuisine. Ça l'éblouit une seconde. Elle serre les paupières, les dents, fort, stabilise ses orteils, rouvre les yeux. Le mobilier a retrouvé sa couleur acajou, il demeure vrillé de reflets blonds.

Rose vacille jusqu'au frigo.

Une fraîcheur puante lui aspire le visage.

Il y a des crevettes en rang sur un tapis d'aluminium. Il y a la rondeur d'un fromage moucheté de bleu. Il y a le bol de cerises, du chocolat, les confitures et les œufs et la crème.

Cliquetis liquides de son estomac.

Cette nuit, elle sort au Lys Noir. Si elle mange, les aliments la dévoreront de l'intérieur. Rose n'y peut rien, elle digère dans la souffrance et les borborygmes, envie ces personnes pour qui la nourriture est un concept simple. Un moyen de survivre. Quelle chance ils ont de ne pas éprouver cette sensation des organes qui se morcellent, la fierté d'accueillir une chute de tension, la froissure nonchalante d'une robe, là où devrait s'épanouir la chair.

“Tu vas ressembler à un cadavre, toi et tes régimes à la con.”

Jenna avait prophétisé ça, un soir.

Louise et Jenna sont les amies de Rose. Elles n'ont pas bougé du cadre. Rose se focalise là-dessus, ce qui est immuable. Ça allège sa séparation avec Léandre.

Ils sont en instance de divorce depuis quatre mois, donc elle est revenue habiter chez ses parents.

Chambre enfantine, infestée de cartons.

“Lui et toi, vous vous êtes mariés trop jeunes.”

L’opinion de Louise ; elle a raison.

Rose avait rencontré Léandre sur le campus. À vingt-quatre ans, elle désertait la maison familiale pour un bel appartement quartier Grenette, moulures, balcon coquet, on achètera du produit à vitres, du vinaigre blanc. Ce n’était pas la passion, mais un amour paisible et joyeux qui aurait pu. Les jours s’étaient noués entre eux ; une impression de flottement avait saisi Rose.

Comme si elle ne se trouvait ni au bon endroit, ni au bon moment.

Comme si elle se tenait au bord de rien.

Le bonheur s’échappait, se situait dans le passé – un flash d’elle gamine, poursuivant des papillons avec un filet en tulle –, se situait dans l’avenir – ce sera merveilleux, l’an prochain, une fois que je serai enceinte –, se situait dans des constructions mentales bizarres, mélange de rêves et d’images empruntées à des lectures ou à des films. Le bonheur semblait une périphérie.

Rose avait gardé espoir. Elle aimait Léandre et Léandre l’aimait, ils faisaient l’amour le week-end, cet ennui les berçait. Lui voyageait beaucoup, elle ne tombait pas enceinte. Un jeudi, sa grande sœur Domitille avait téléphoné, elle venait d’accoucher de son troisième bébé. Une fille. Chez Rose, aucun plus tard prodigieux à l’horizon. Quatre ans, cinq ans, six ans. À quoi s’occupe-t-on ? Réussir le code, le permis, paresseusement. Travailler serait superflu. Alors elle achetait des meubles, des bijoux, elle

s'affamait, elle conduisait, elle endurait son entourage. Maman consternée, amies impatientes, mari au cœur flaccide.

Léandre avait proposé le divorce un samedi.

Sans désolation ni rancœur, en pleurant.

De gros sanglots qui avaient tracé des sillons luisants sous ses narines, dès qu'il s'était mis à parler de l'autre. Sabine. La liaison avec Sabine, la grossesse de Sabine. Rose avait écouté les aveux de Léandre en étudiant les traînées de morve et de larmes. Elles s'étiraient jusqu'à sa pomme d'Adam. Des courses d'escargots. Sabine. Ça expliquait la tension des derniers mois. Léandre s'énervait parce qu'il trompait Rose, parce qu'il dissimulait, parce que ça devait être tuant. Parce que Rose lui rappelait, par sa seule présence, l'absence de l'autre. De l'aimée. Sabine. Au fond, Rose n'était pas fâchée contre son mari. Contente pour toi.

“C'est la meilleure chose qui pouvait t'arriver.”

Louise et Jenna, en chœur.

“T'es libérée de ce connard, tu vas pouvoir faire ce que tu veux. Chercher du boulot ? Voyager ? Reprendre les études ?”

Rose palpe son cuir chevelu, entortille ses racines autour de ses doigts, ils sentent la poussière, le sébum et l'été. Elle ne sait pas ce qu'elle veut.

Ne l'a jamais su.

D'un pas sirupeux, elle remonte dans sa chambre.

La pendule affiche 18 h 22.

Ça lui laisse le temps de boire un thé, de se livrer à une séance d'abdos. Aujourd'hui, une femme doit être forte et musclée, plus mince comme quinze ans plus tôt. Rose se sentira mieux. Gainée, puissante. Elle s'épilera, s'attardant sur les aisselles, le pli des

genoux, les contours du sexe. Ces zones où l'épiderme s'échauffe, se délite en plaies qui ont l'air de pétales. Ce n'est pas qu'elle se veuille du mal, elle est juste curieuse de ça. La chair, le sang, la lymphe. Elle étalera un masque à l'argile sur son visage et, attendant qu'il sèche, sirotera un deuxième thé. Elle prendra une douche glacée, mouillera ses pointes. Elle enfilera une robe, la courte en mousseline. Elle posera du maquillage sur ses yeux, ses lèvres. Surtout, trois touches de parfum dans la nuque. *La Chasse aux Papillons*, de L'Artisan Parfumeur. Elle le porte depuis sa création. L'ouverture suggère la rosée, puis s'éveillent les notes de cœur. Fleur d'oranger, tilleul, jasmin. Peut-être que ça vient de là, son souvenir du filet de tulle. Peut-être que ça n'a pas vraiment existé. Elle jurerait que la sensation des échardes contre ses doigts est réelle. Rose y songera en buvant un troisième thé. Elle rejoindra Louise, se sentira vaporeuse. Pas grave, elles siroteront un vin moelleux, discuteront de sujets divers. La démission de Louise, l'ex de Louise, les angoisses de Louise. Avant de partir, elles essaieront d'appeler Jenna qui les balancera sur messagerie, automatisme. Au Lys Noir, elles se saccageront de cocktails. C'est Rose qui paye. L'argent de Léandre, des parents, fictivement le sien.

18 h 25.

Rose doit amorcer le mouvement.

Elle s'accorde une minute, une frêle minute pour ouvrir les bras et tourner.

Son talon frôle un des cartons.

Dedans, ses affaires exhalent l'odeur de Léandre, celle du produit à vitres. L'odeur d'une décennie délicate qui n'aura servi à rien. Rose n'en veut à personne. Elle ne culpabilise pas. Son reflet lui envoie

de jolis fragments, par à-coups. Les mèches noires,
interminables sur les fesses, l'iris bleu foncé, les os,
la peau de lait, les angles, la bouche asymétrique.

Non, elle ne ressemble pas à un cadavre.

Le crépi du plafond est enduit d'une peinture grenat. Pas mate, pas satinée. Ça dépend où on pose les yeux. Ça dépend de l'état de santé des ampoules au-dessus des miroirs. Jenna détaille les trous, les aspérités, les retouches au plâtre qui forment des flaques plus claires.

Ensuite, son regard tombe sur son écran. Un appel manqué de Louise, trois de Rose.

Elles ont dû se soûler et penser que la suite logique consisterait à débarquer au Lys Noir. Le même scénario se produit chaque week-end, depuis des années, mais elles téléphonent toujours. Une manière de mendier la permission. Elles cassent les couilles.

Ça sonne, Jenna ne décroche pas.

Ses cuisses font mal, des centaines de clous lui picotent les muscles. Courbatures. Tant mieux, ça veut dire que son corps continue de progresser. Cette semaine, le prof lui a demandé d'intervenir trois fois. Le cours de modern'jazz du lundi, les débutantes du mardi et la pole dance du jeudi. Il réclame de plus en plus son aide, à mesure que le spectacle de fin d'année approche. Ce qui serait réglo, c'est qu'il l'engage à la rentrée. Officiellement.